CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 22 février 2026. DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. H. Rendall, L. Desandre, G. Finley, L. Naouri… Jean-Louis Grinda / Kazuki Yamada

Jean-Louis Grinda n'est pas homme à laisser les assassins en liberté. A la fin de sa prenante mise de *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy à l'Opéra de Monte-Carlo, il fait arrêter et menotter Golaud, meurtrier de Pelléas. Un tueur en moins dans la nature ! Par les temps qui courent, c'est rassurant.

Heureusement que le public, lui, n'est pas menotté. Car il applaudit à tout rompre un spectacle exaltant. Jean-Louis Grinda, qui nous a habitués à des mises en scène « réalistes », est ici en pleine abstraction. Ses décors sont constitués de panneaux mobiles noirs ou blancs et de tubes lumineux colorés. Dans cet environnement géométrique, il agit sur les personnages autant que sur les éclairages et parvient à faire palpiter l'humanité du drame. C'est le principal. On est pris. C'est du beau travail !

La distribution vocale est quasi idéale. **Huw Montague Rendall** – Pelléas – entre en scène avec cette jeunesse grave qui ne s'apprend pas. Sa voix souple, au timbre clair et cependant

nourri, épouse les méandres de la musique debussyste. Rien d'appuyé : tout semble naître d'un souffle intérieur. Magnifique Pelléas ! A ses côtés, **Lea Desandre** est une Mélisande d'eau vive. Sa voix charnue, charnelle, qui donne consistance à son personnage, coule, ondule comme sa chevelure qui glisse du haut de la tour.

Gerald Finley est un Golaud superbe. Il prête à son personnage ses graves sombres, sa voix corsée, ses emportements d'homme rongé par la jalousie. Sa colère brûle sans jamais se départir d'une douloureuse humanité. En Arkel, **Laurent Naouri** déploie une majesté sombre, une profondeur presque minérale. Il a la gravité des vieux rois qui savent que le monde leur échappe et qui, pourtant, continuent d'en porter le poids. **Jenifer Courcier** est un Yniold délicieux, frémissant comme un oiseau innocent. Enfin **Marie Gautrot**, bonne musicienne, donne de la consistance à Geneviève, cette vieille mère qui a beaucoup vu et beaucoup tu.

Dans la fosse, l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** nous ravit à la fois par sa cohérence sonore et par la beauté de ses solos. À sa tête, **Kazuki Yamada** insuffle un élan souple, une lumière diffuse – cette clarté irisée qu'exige la musique de Debussy. Au loin, le chœur donne à ses interventions le poids d'un songe.

Lorsqu'on sort du spectacle, dans la nuit monégasque déjà printanière, vibre encore en nous cette belle phrase de Pelléas à Mélisande : « *On dirait que ta voix a passé sur la mer* ». A quelques pas de là, la Méditerranée poursuit son éternel murmure.



CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 22 février 2026. DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. H. Rendall, L. Desandre, G. Finley, L. Naouri… Jean-Louis Grinda / Kazuki Yamada. Crédit photo (c) Marco Borelli

---

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre de Genève, le

26 octobre 2025. DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. B. Burger, M. Eriksmoen, L. Melrose… Sidi Larbi Cherkaoui, Damien Jalet, Marina Abramovic /Juraj Valcuha

On connaissait, jusqu'à présent, le fil d'Ariane. Voici maintenant, au Grand-Théâtre de Genève, le fil de Mélisande. Ou plutôt, les fils au pluriel, car ils sont nombreux les fils dans ce *Pelléas et Mélisande* genevois – des fils qui se tendent, se croisent, se tissent, s'enlacent et se dénouent, autour des principaux personnages de l'opéra. Et qui est-ce qui tire tous ces fils ?

Huit danseurs que les metteurs en scène et chorégraphes **Sidi Larbi Cherkaoui** et **Damien Jalet** ont eu l'idée d'introduire dans ce spectacle. Omniprésents, ces hommes aux corps admirablement sculptés et aux attitudes de statuaire antique commentent avec leurs corps le déroulement de l'action, les sentiments des personnages ou les humeurs de la musique. On comprend la symbolique : les fils sont ceux de la vie, du destin, de la captivité, mais ils symbolisent aussi les cheveux de Mélisande, les cordes de son mystère, les fibres d'une âme qui s'échappe et s'enferme à la fois.

Il y a une autre symbolique dans ce spectacle : ce sont les cercles. Que de cercles ! L'anneau de Mélisande, la margelle de la fontaine, le ballon d'Yniold, et cet œil immense, projeté sur un écran en fond de scène qui d'abord nous regarde, puis se change en ciel constellé d'étoiles, en visions de cosmos et en explosion d'univers. Le cercle, forme parfaite sans commencement ni fin, rappelle l'infini, l'harmonie, le cycle de la vie, la rondeur du monde et de la chair. Mais il peut aussi être prison. Tout cela se passe dans un décor unique, sombre et abstrait, où, au milieu des fils et des cercles, se dressent des monolithes évoquant des brisures de diamant ou des fragments de météorites.

Tout cela est très esthétiquement beau, ésotériquement pensé, intelligemment maîtrisé, artistiquement réussi mais… trop abondant. Il y a trop de choses et de monde sur scène ! La mise en scène des deux chorégraphes – et de la scénographe **Marina Abramovic** – déborde tellement de corps et de symboles qu'elle arrive à saturer l'œil et l'esprit. La musique de Debussy – cette eau pure, ce tulle léger, avec ses frémissements de violon, ses soupirs de flûte, ses larmes de harpe, ses grondements de cuivres – n'a pas besoin de tout cela, elle peut se suffire à elle-même !

La distribution vocale est dominée par la magnifique Mélisande de la soprano norvégienne **Mari Eriksmoen.** Elle a cette « *voix qu'on dirait passée sur la mer au printemps* », comme cela est chanté dans l'opéra. À ses côtés, **Nicolas Testé** impose un Arkel de grand seigneur, **Sophie Koch** est une excellente Geneviève, tendre et grave à la fois ; et **Charlotte Bozzi** prête à Yniold son accent d'ange espiègle. Nous serons moins enthousiaste sur les voix de Pelléas et de Golaud, rôles respectivement tenus par **Bjorn Burger** et **Leigh Melrose**. Le timbre du premier est d'un métal trop tranchant pour le clair-obscur de Debussy, et celui du second a un caractère plus wagnérien que debussyste. Tous deux, néanmoins, habitent la scène avec vérité.

Tout cela se passe sous la direction sérieuse du chef slovaque **Juraj Valcuha**, à la tête d'un **Orchestre de la Suisse Romande** en grande forme. En ce dimanche de changement d'heure, où l'hiver commençait à mordre en terre lémanique, les Genevois se sont pressés en foule pour assister à la Première, et ils l'ont beaucoup applaudie !…

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre de Genève, le 26 octobre 2025. DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. B. Burger, M. Eriksmoen, L. Melrose… Sidi Larbi Cherkaoui, Damien Jalet, Marina Abramovic /Juraj Valcuha. Crédit photographique (c) Magali Dougados

---

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 28 février 2025. DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. H. Montague Rendall, S. Devieilhe, G. Bintner, J. Teitgen, S. Koch…

Wajdi Mouawad / Antonello Manacorda

Les événements à ne pas manquer se suivent à l'Opéra National de Paris en ce début d'année : après un audacieux et controversé *Or du Rhin*, place à une nouvelle production très attendue de *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy, la troisième *in loco* après Jorge Lavelli en 1977, puis Bob Wilson vingt ans plus tard. Le metteur en scène libano-québécois Wajdi Mouawad plonge le spectateur dans les méandres des ressorts ambigus des différents protagonistes du drame, osant des visions fantomatiques d'une beauté saisissante, grâce à l'apport envoûtant de la vidéo.

Chaque nouveau spectacle consacré à *Pelléas et Mélisande* dans l'Hexagone est un incontournable qu'aucun mélomane chevronné ne peut manquer, tant est immédiatement palpable l'affinité des musiciens français avec les effluves impressionnistes : on mesure encore aujourd'hui combien l'orchestration de Debussy reste d'une inépuisable inventivité harmonique, en tournant le dos aux modèles plus architecturés du passé, *Carmen* en tête. On ne pouvait évidemment rêver meilleur interprète que l'**Orchestre de l'Opéra National de Paris** pour tisser des phrasés d'un raffinement inouï, aux couleurs tour à tour diaphanes et morbides, d'une souplesse admirable pour accompagner le plateau vocal réuni. On ne peut qu'applaudir, aussi, le chef italien **Antonello Manacorda**, déjà entendu ici-même dans *La Flûte enchantée*, puis *Don Giovanni,* qui allège les textures pour faire ressortir chaque détail, sans jamais céder au moindre maniérisme.

C’est là un atout décisif pour encadrer l’écrin visuel splendide réglé par **Wajdi Mouawad**, dont la scénographie sombre et épurée oriente immédiatement la concentration sur les ambiguïtés souvent déroutantes du récit de **Maurice Maeterlinck**. Le dramaturge belge est décidément à la fête en ce moment, puisque deux de ses pièces de jeunesse sont données à la Comédie-Française (jusqu’au 2 mars prochain), permettant d’apprécier ses élans mélancoliques et vénéneux, mâtinés de références allégoriques. L’idée d’ajouter un court prologue muet au début de *Pelléas*, laissant entrevoir un sanglier blessé fuyant son bourreau, permet d’apprécier les premiers accords brumeux du drame dans un silence quasi-religieux, proche des conditions idéales d’une écoute au disque. L’atmosphère irréelle et fantastique est parfaitement rendue par la pénombre permanente qui envahit la scène, faisant ainsi ressortir plusieurs éléments, notamment les animaux sanguinolents amoncelés en bord de plateau, qui rappellent le contexte de famine furtivement évoqué par le livret. L’apport des vidéos de **Stéphanie Jasmin** permet à Mouawad de figurer chaque péripétie comme un tableau mouvant (rappelant en cela le travail de Bill Viola pour la célèbre production de *Tristan und Isolde* donnée à Paris), en montrant une nature sauvage et immaculée, aux couleurs volontairement troubles, entre verdâtre et marronnasse – proche des représentations rugueuses de Courbet ou des derniers tableaux de Monet. De quoi donner un saisissant contraste au drame bourgeois finalement ordinaire de Maeterlinck, enrubanné de raffinement symboliste.

Déjà familier du rôle-titre (voir notamment sa prestation à Aix-en-Provence, l’an passé), le baryton britannique **Huw Montague Rendall** relève le pari d’une diction parfaite de notre langue, à l’instar de son homologue canadien **Gordon Bintner** (Golaud). Cela n’est pas le moindre des atouts, tant cet ouvrage à mi-chemin entre opéra et théâtre nécessite une parfaite maîtrise du français, autant que des qualités dramatiques éloquentes. A cet égard, Huw Montague Rendall incarne un Pelléas d’une fragilité touchante, d’une beauté de

timbre égale sur toute la tessiture, sans jamais paraître forcer son talent. On pourrait parfois espérer lui voir briser la glace d'une perfection vocale presque irréelle, qui correspond toutefois à son rôle énigmatique, dont l'inaction fataliste peut être interprétée comme une incapacité à affronter les carcans sociétaux de son temps.

A ses côtés, Gordon Bintner fait oublier une émission nasale, par moments, par une conviction mordante, où chaque mot est sculpté au service du sens. Si le grave gagnerait à davantage de projection pour faire vivre toute la noirceur de son personnage, on aime l'émotion trouble qui se dégage des dernières scènes, lorsque les derniers sursauts de sa jalousie font face à la repentance du meurtre de son demi-frère. C'est peu dire que **Sabine Devieilhe** donne à sa Mélisande des trésors de subtilité, faisant valoir sa technique parfaite et son timbre de velours, tout en offrant des qualités d'interprète hors pair. Assurément une des grandes figures de ce rôle, qu'on ne se lassera pas de réentendre. Parmi les seconds rôles, on note le superlatif **Jean Teitgen** (Arkel), qui n'a rien perdu de son éloquence majestueuse, passant la rampe sans difficulté.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 28 février 2025. DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. Huw Montague Rendall (Pelléas), Sabine Devieilhe*, Vannina Santoni (Mélisande), Gordon Bintner (Golaud), Jean Teitgen (Arkel), Amin Ahangaran (Un médecin), Sophie Koch (Geneviève), Anne-Blanche Trillaud Ruggeri (Le petit Yniold). Orchestre de l'Opéra national de Paris, Wajdi Mouawad (mise en scène) / Antonello Manacorda

(direction musicale). A l’affiche de l’Opéra Bastille **jusqu’au 27 mars 2025.** Crédit photo © Benoîte Fanton

---

CRITIQUE, festival. AIX-EN-PROVENCE, Festival d’Art lyrique d’Aix-en-Provence (Grand-Théâtre de Provence), le 12 juillet 2024. DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. Chiara Skerath, Huw Montague Rendall, Laurent Naouri… Orchestre de l’Opéra National de Lyon / Katie Mitchell / Susanna Mälkki.

Dans le *Pelléas et Mélisande* freudien de Katie Mitchell (et Martin Crimp), on piétine les tables des dîners de famille, les armoires sont des seuils et les personnages tiennent des passe-

murailles. Si le spectateur ne sait jamais bien à quoi s'en tenir, c'est que Mélisande rêve. Le prologue scénique (allongé dans cette reprise), dans lequel l'héroïne en robe de mariée pénètre affolée dans sa chambre pour effectuer un test de grossesse, avant de s'effondrer sur son lit, l'indique de manière frappante et crue. Si l'idée n'est pas neuve, elle est particulièrement appropriée pour aborder le monde ténébreux de Maurice Maeterlinck, dont la metteuse en scène accentue la dimension d'enfermement. Le huis clos est sans échappatoire : les personnages se débattent dans des boîtes à l'air vicié, où la nature ne pénètre que par effraction, par une sorte de poussée souterraine. L'escalier en hélice, qui évoque aussi bien celui du *Philosophe* de Rembrandt que les architectures pétrifiées de Piranèse, ne les mène nulle part ailleurs que dans les enroulements tortueux de leur psyché. Sans doute y a-t-il quelque chose d'étouffant à pareille proposition, qui évacue les moments de respiration que le livret et la musique ménagent – d'où peut-être la moindre réussite de certains de ces tableaux, notamment ceux des jardins et de la fontaine, où l'on ne sent guère l'air de la mer ni les embruns.



Et pourtant, huit ans après la création du spectacle à Aix, on admire toujours la beauté foisonnante de ces tableaux *alla* Bergman, superbement éclairés, leur mobilité incessante et troublante, l'habileté dramaturgique qui permet de délaisser la logique et la cohérence narrative au profit de l'exploration des fantasmes. Le dédoublement de Mélisande replace ses désirs et ses souffrances au cœur de l'action ; le choix d'une comédienne métis (Olivia N'Ganga) pour incarner le double de Julia Bullock perd une partie de sa force de miroir en raison du remplacement tardif de la chanteuse par Chiara Skerath ; mais il enveloppe paradoxalement d'un voile supplémentaire le rêve étrange de la jeune femme.

La mise en scène repose sur un équilibre toujours vacillant entre symbolisme et réalisme : elle joue des nombreux symboles du texte, traités comme tels et omniprésents (les fleurs, les mains refusées, les aveugles…) et sur le réel violent que les

symboles dissimulent (sexualité, domination, emprisonnement). La version revue penche plus que naguère du deuxième côté, introduisant une sexualité explicite dès que les personnages se rapprochent et que la musique se fait spasmes. À mes yeux, *Pelléas* a besoin de plus de verres dépolis – ou de parois d'ivoire, comme la porte à travers laquelle se jouent les rêves trompeurs de l'*Odyssée* ou des premières lignes d'*Aurelia* de Nerval (lignes qui pourraient presque servir d'argument à la production). Si la mise en scène convainc en dépit de ces quelques réserves, c'est aussi et surtout parce qu'elle est soutenue par une direction d'acteurs raffinée, pleinement investie par les chanteurs réunis, grâce auxquels les moments chorégraphiques ou cinématographiques imaginés ne versent jamais dans le ridicule. Le trio tragique est notamment d'une remarquable intensité.

Déjà présent à la création du spectacle, et promenant son Golaud sur toutes les grandes scènes depuis plus de vingt ans, **Laurent Naouri** compense largement l'usure (relative) des moyens par un art souverain du geste et de la voix, qui lui permet d'atteindre une expressivité maximale. N'abusant jamais de l'autorité naturelle qui est la sienne, il sait aussi bien incarner la violence du personnage que sa vulnérabilité. Son dernier acte bouleverse, encore et toujours. En Mélisande, **Chiara Skerath** assume la difficile tâche de succéder à Barbara Hannigan, qui avait pleinement collaboré au travail scénique de Katie Mitchell. Sans chercher à imiter sa consœur, la soprano s'empare du rôle avec un timbre plus corsé et une diction d'un grand naturel. Sa présence, peut-être moins magnétique, m'a paru aussi plus incarnée ; moins « *oiseau qui n'est pas d'ici* », certes, mais épousant parfaitement le parti pris de la production, qui consiste faire passer Mélisande d'objet à sujet. Son engagement contraste pleinement avec le Pelléas de **Huw Montague Rendall**. Dans cette production, le personnage paraît vouloir rompre avec le comportement dominateur de la famille royale d'Allemonde. D'où un homme qui semble avoir peur de lui-même. Au reste, la mise en scène lui

laisse moins d'initiative et met quelque peu sa sensualité sous le boisseau. Mais que de sensualité, en revanche, dans le timbre rayonnant du baryton britannique, doté de surcroît d'une diction française « *plus fraîche et plus franche que l'eau* ». En dépit de son air d'homme égaré dans une histoire qui n'est pas la sienne, son Pelléas est poignant. Luxe exquis que la présence de **Lucile Richardot** en Geneviève : la chanteuse donne l'impression d'être la grande sœur de Mélisande plutôt que mère de Golaud – de même qu'Arkel dira à propos de Mélisande, juste avant le rideau final : « *Elle est là comme si elle était la grande sœur de son enfant*… » Ni poseuse, ni empesée, sa lecture de la lettre étreint. D'Arkel, **Vincent Le Texier** trouve la noblesse un peu hiératique et amidonnée. L'acteur est toujours juste. Au terme d'une longue carrière, la fatigue de la voix se mue en l'expression d'une lassitude devant la répétition, génération après génération, des mêmes erreurs – auxquelles le vieillard succombe à son tour. **Emma Fekete**, enfin, incarne un Yniold au féminin, avec une diction une fois de plus parfaite, et un chant élancé et juvénile.

Sans doute l'unité et la tenue de cette reprise sont-elles aussi redevables à la direction de **Susanna Mälkki**, qui semble s'être mise à l'écoute des chanteurs et de la mise en scène, sans tirer la couverture à elle. Magnifiquement défendu par les musiciens de l'**Orchestre de l'Opéra National de Lyon**, le début est d'une lenteur envoûtante et capiteuse, comme engourdi, plein de brumes et de grondements sourds, accompagnant parfaitement le rêve de Mélisande qui commence. Il ne s'agit pas d'une direction assoupie pour autant, le lyrisme éclatant quand il faut, comme la violence, qui vient « *vous frapper au visage* » dans la (toujours insoutenable) scène de voyeurisme avec Yniold. Une interprétation vénéneuse, en somme, comme engendrée sous une serre tropicale, et où l'on sent « *l'odeur de mort qui monte* ».

CRITIQUE, opéra. AIX-EN-PROVENCE, Grand théâtre de Provence : les 6, 9, 12, 15 et 17 juillet 2024. DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. Chiara Skerath, Huw Montague Rendall, Laurent Naouri, Lucile Richardot, Vincent Le Texier, Emma Fekete… Katie Mitchell / Susanna Mälkki. Photos (c) Jean-Louis Fernandez.

VIDEO : « Pelléas et Mélisande » de Debussy selon Katie Mitchell au Festival d'Aix-en-Provence (2016)

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre national du Capitole (du 17 au 26 mai 2024). DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. M. Mauillon, V. Bunel, T. Cristoyannis… Eric Ruf / Leo Hussein.

Reprise au Théâtre national du Capitole de Toulouse, cette production de *Pelléas de Mélisande*

de Claude Debussy a mobilisé le Théâtre des Champs-Élysées, l'Opéra de Dijon, celui de Rouen et le Stadttheater Klagenfurt. Plusieurs représentations – et distributions – ont déjà eu lieu. Aucune lassitude pourtant, tant cette reprise toulousaine s'avère palpitante.



Tout est sombre dans ce Pelléas. L'éclairage noie la scène d'un noir bleuté, plus
poétique qu'étouffant. Nous sommes au fond d'un trou, d'un gouffre, d'un puits, d'un
château d'eau peut-être, et l'on y discerne une mare, un cloaque, une avancée de la
mer, où se détachent quelques rochers. De ce bas-fond humide, un grand filet de
pêche s'élèvera lentement, pour s'immobiliser à mi-hauteur, comme un piège tendu
au deux jeunes amants. Nous pourrions chercher ici de la symbolique, marée haute
ou marée basse, antichambre du désir, ou encore univers

carcéral, oppression de la conjugalité et destin contraire. Les personnages contemplent cette béance, parfois s'y aventurent, s'avançant le long de passerelles qui se rejoignent en un mouvement circulaire vers le fond de la scène. Ici s'ouvre ici une porte, là, une fenêtre, peut-être une alcôve. De celle-ci surgira une Mélisande étonnamment viennoise, tel un portait dû à Gustave Klimt, tout en or et en rousseur. Sa chevelure, de feu, lentement, descend vers Pelléas et, avec elle, un érotisme incandescent.

Une belle mise en scène ne peut se satisfaire de la qualité de ses décors et des images qu'elle donne à voir ; il faut aussi qu'elle donne chair à un spectacle et le transcende. C'est le cas ici où toute l'intrigue se joue dans un huis clos étouffant, d'autant plus douloureux qu'il s'inscrit dans une délicatesse nocturne. Les actes et les scènes s'enchaînent avec évidence et chaque personnage est ici, incarné, dans son étonnante complexité, sans manichéisme, ni naïveté. La lecture est aussi pertinente dans son choix d'images symboliques : ainsi des vieillards et des servantes, incarnés par en un trio de femmes sombrement vêtues, qui déambulent sur le plateau, comme des Parques – on n'ose écrire des Nornes. De même, à la blancheur virginale de la robe de Mélisande succède rapidement une robe terriblement grise, reflet mat et terrible d'un mariage malheureux et non voulu, comme le deuil de sa vie.

La distribution répond parfaitement à ce défi. Il faut d'abord souligner et de manière

unanime la parfaite diction des chanteurs qui rend justice au livret de **Maurice Maeterlinck** dans son étrange symbolique d'autrefois, naïve ou décalée. Ainsi des seconds rôles, à l'instar de l'Yniold est parfaitement tenu par **Anne-Sophie Petit**, à la voix délicate et tendue, qui rend admirablement l'insouciance du jeune garçon, et sa crainte maladive. **Janina Baechle** est une Geneviève de grande qualité, à la voix moirée, d'une douceur inquiète et ineffable. **Franz Joseph Selig** incarne un Arkel désabusé, apparaissant tendre, presque trop, avec sa bru.

Enfin, le trio central s'épanouit avec bonheur dans le langage debussyste. En
Golaud, **Tassis Christoyannis** commence par traduire les doutes qui l'animent et, d'une
certaine manière, la fragilité d'un homme qui sent que tout lui échappe. La ligne de
chant sait aussi se faire rugueuse, avec des accents sombres, manifeste d'une
incontestable autorité. **Marc Mauillon** est un Pelléas de grande classe, timbre clair,
affirmé, projection idéale avec ce qu'il faut d'enthousiasme et parfois d'hésitation
pour refréner les ardeurs d'un jeune cœur. Enfin, **Victoire Bunel** est une Mélisande,
évanescente, touchante et parfois fantomatique. Le timbre est soyeux, les aigus
délicats et le propos, toujours nuancé, décline toutes les facettes de Mélisande:
craintive, résignée, timide, amoureuse, et audacieuse, accablée…

Dans la fosse, sous la baguette de **Leo Hussain**, l'**Orchestre national du Capitole**,
restitue toutes les subtilités de la partition, en donnant à entendre des bois lumineux
et, il faut le souligner, des cuivres tout en retenue.

L’attention portée au plateau est
bienvenue, favorisant l’appréhension du texte, en offrant au plateau l’écrin idéal.

_____

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre national du Capitole (du 17 au 26 mai 2024). DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. M. Mauillon, V. Bunel, T. Cristoyannis… Eric Ruf / Leo Hussein. Photos (c) Marco Magliocca.

VIDEO : Eric Ruf raconte « son » Pelléas et Mélisande

Un éblouissant Pelléas et Mélisande à Angers, les 11 et 13 avril 2014



OPERA. Angers: Pelléas et Mélisande. Les 11 et 13 avril 2014. Avec Stéphanie d’Oustrac, Armando Nogera, Jean-François Lapointe… La nouvelle production de Pelléas et Mélisande de Debussy présentée par Angers Nantes Opéra se distingue par son fini visuel et théâtral. Sous la direction précise et détaillée du chef Daniel Kawka et de l’excellente distribution vocale dans les rôles principaux : Pelléas (Armando Noguera),

Stéphanie d'Oustrac (Mélisande), Jean-François Lapointe (Golaud), sans omettre Chloé Briot (Yniold) …

Extrait du compte rendu critique de notre rédacteur Alexandre Pham à propos de la production de Pelléas et Mélisande de Debussy à Angers et à Nantes : » … Le scintillement perpétuel accordé au format des voix, le balancement permanent de cette houle instrumentale…. ensorcèlent et hypnotisent l'auditeur; l'orchestre telle une puissante machine océane semble inéluctablement aspirer les personnages vers le fond… le nocturne angoissant et asphyxiant où Golaud et Pelléas s'enfoncent sous la scène par une trappe dévoilée est en cela emblématique… Toutua long des cinq actes, se sont 1001 nuances d'un miroitement éclatant dont le principe exprime l'ambiguïté des personnages, leur mystère impénétrable à commencer par la Mélisande fauve et féline, voluptueuse et innocente de **Stéphanie d'Oustrac** : véritable sirène fantasmatique, la mezzo réussit sa prise de rôle. Déesse innocente et force érotique, elle est ce mystère permanent qui détermine chaque homme croisant son chemin.
A commencer par le Golaud tour à tour amoureux, protecteur puis dévasté et violent (scène terrifiante d'Absalon) de **Jean François Lapointe**; hier Pelléas, le baryton québécois habite un prince dépossédé de toute maîtrise, jaloux, hanté jusqu'à la fin par le doute destructeur. La mise en scène souligne l'humanité saisissante du personnage, son embrasement permanent, sa lente course à l'abîme. Sa folie conduit les deux derniers actes : superbe prise de rôle là aussi. » **En lire +**

Radio. Debussy : Pelléas et Mélisande. Stéphanie d'Oustrac. France Musique, le 5 avril 2014. 19h.



VOIR le clip vidéo de Pelléas et Mélisande de Debussy nouvelle création d'Angers Nantes Opéra.

VOIR les 2 volets de notre grand reportage Pelléas et Mélisande de Claude Debussy, la nouvelle production événement d'Angers Nantes Opéra :

Pelléas et Mélisande de Claude Debussy par Angers Nantes Opéra, volet 1

Pelléas et Mélisande de Claude Debussy par Angers Nantes Opéra, volet 2

Reportage vidéo (2/2). Angers Nantes Opéra. Pelléas et Mélisande de Debussy, jusqu'au 13 avril 2014



Reportage vidéo (2/2). Angers Nantes Opéra. Pelléas et Mélisande. Contrairement à bien des réalisations jouant sur le symbolisme ou l'abstraction (voyez l'épure atemporelle imaginée par Bob Wilson par exemple), la mise en scène d'**Emmanuelle Bastet** joue a contrario sur le réalisme d'une intrigue étouffante, au temps psychologique resserré, aux références cinématographiques et picturales, efficaces, esthétiques. Ce retour du théâtre à l'opéra qui inscrit situations, confrontations, vagues extatiques dans la réalité d'une famille aristocratique à l'agonie apporte aux héros de Maeterlinck, une présence nouvelle dont la personnalité se révèle dans chaque détails ténus : regards, attitude, mouvements. Autant d'éléments qui restituent à la partition sa chair et sa mémoire émotionnelle, d'où jaillit et prend corps chacun des tempéraments humains. A ce travail minutieux sur le direction des acteurs, où chaque élément du décor pèse de tout son poids parce qu'il signifie plus qu'il n'occupe l'espace, répond un esthétisme souvent éblouissant qui emprunte au langage cinématographique d'un Hitchcok … des images poétiques dont la puissance suggestive révise aussi les tableaux de l'américain Edouard Hopper : ainsi l'immense fenêtre, rideaux dans le vent, ciel d'azur. … qui fait souffler le grand vent extatique pour le premier duo de Pelléas et Melisande (scène de la tour), en un tableau qui

restera mémorable ; échappée salutaire également à la fin de l'action qui signifie pour l'enfant et le jeune nourrisson qu'il porte fébrilement, l'espoir d'un monde condamné… Lire notre compte rendu critique de Pelléas et Mélisande présenté par Angers Nantes Opéra

VIDEO : **visionner le reportage 1**

Reportage vidéo (1/2). Angers Nantes Opéra. Pelléas et Mélisande de Debussy, jusqu'au 13 avril 2014



Reportage vidéo (1/2). Angers Nantes Opéra. Pelléas et Mélisande. Contrairement à bien des réalisations jouant sur le symbolisme ou l'abstraction (voyez l'épure atemporelle imaginée par Bob Wilson par exemple), la mise en scène d'**Emmanuelle Bastet** joue a contrario sur le réalisme d'une intrigue étouffante, au temps psychologique resserré, aux références cinématographiques et picturales, efficaces, esthétiques. Ce retour du théâtre à l'opéra qui inscrit situations, confrontations, vagues extatiques dans la réalité d'une famille aristocratique à l'agonie apporte aux héros de Maeterlinck, une présence nouvelle dont la personnalité se révèle dans chaque détails ténus : regards, attitude, mouvements. Autant d'éléments qui restituent à la partition sa chair et sa mémoire émotionnelle, d'où jaillit et prend corps chacun des tempéraments humains. A ce travail minutieux sur le

direction des acteurs, où chaque élément du décor pèse de tout son poids parce qu'il signifie plus qu'il n'occupe l'espace, répond un esthétisme souvent éblouissant qui emprunte au langage cinématographique d'un Hitchcok … des images poétiques dont la puissance suggestive révise aussi les tableaux de l'américain Edouard Hopper : ainsi l'immense fenêtre, rideaux dans le vent, ciel d'azur. … qui fait souffler le grand vent extatique pour le premier duo de Pelléas et Melisande (scène de la tour), en un tableau qui restera mémorable ; échappée salutaire également à la fin de l'action qui signifie pour l'enfant et le jeune nourrisson qu'il porte fébrilement, l'espoir d'un monde condamné… Lire notre compte rendu critique de Pelléas et Mélisande présenté par Angers Nantes Opéra

VOIR notre reportage Pelléas et Mélisande n°2

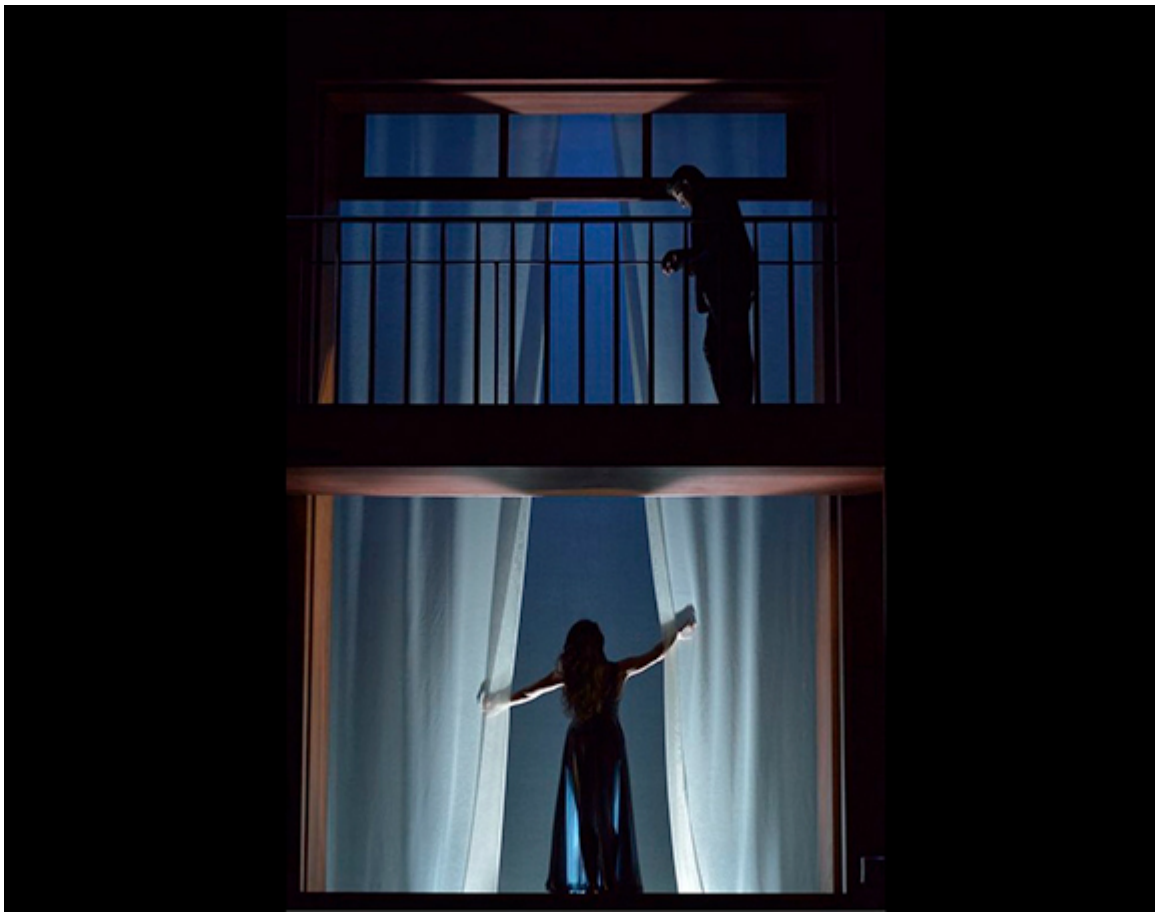
Compte rendu, opéra. Nantes. Théâtre Graslin, le 27 mars 2014. Debussy: Pelléas et Mélisande. Stéphanie D'Oustrac, Armando Noguera, Jean-François Lapointe… Emmanuelle Bastet, direction.

Daniel Kawka, direction



Compte rendu, opéra. Debussy : Pelléas et Mélisande … Contrairement à bien des réalisations jouant sur le symbolisme ou l'abstraction (voyez l'épure atemporelle imaginée par Bob Wilson par exemple), la mise en scène d'**Emmanuelle Bastet** joue a contrario sur le réalisme d'une intrigue étouffante, au temps psychologique resserré, aux références cinématographiques et picturales, efficaces, esthétiques. Ce retour du théâtre à l'opéra qui inscrit situations, confrontations, vagues extatiques dans la réalité d'une famille aristocratique à l'agonie apporte aux héros de Maeterlinck, une présence nouvelle dont la personnalité se révèle dans chaque détails ténus : regards, attitude, mouvements. Autant d'éléments qui restituent à la partition sa chair et sa mémoire émotionnelle, d'où jaillit et prend corps chacun des tempéraments humains. A ce travail minutieux sur le direction des acteurs, où chaque élément du décor pèse de tout son poids parce qu'il signifie plus qu'il n'occupe l'espace, répond un esthétisme souvent éblouissant qui emprunte au langage cinématographique d'un Hitchcok … des images poétiques dont la puissance suggestive révise aussi les tableaux de l'américain Edouard Hopper : ainsi l'immense fenêtre, rideaux dans le vent, ciel d'azur. … qui fait souffler le grand vent extatique pour le premier duo de Pelléas et Melisande (scène de la tour), en un tableau qui restera mémorable ; échappée salutaire également à la fin de l'action qui signifie pour l'enfant et le jeune nourrisson qu'il porte fébrilement, l'espoir d'un monde condamné…
A cela s'invite l'éloquence millimétrée de l'orchestre qui sous la direction souple, évocatrice, précise de **Daniel Kawka** diffuse un sensualisme irrésistible mis au diapason des

innombrables images et références marines du livret. C'est peu dire que le chef, immense wagnérien et malhérien, élégantissime, nuancé, aborde la partition avec une économie, une mesure boulézienne, sachant aussi éclairer avec une clarté exceptionnelle la continuité organique d'une texture orchestrale finement tressée (imbrication des thèmes, révélée ; accents instrumentaux, filigranés : bassons pour Golaud, hautbois et flûtes amoureux pour Mélisande et Pelléas…, sans omettre de somptueuses vagues de cordes au coloris parfois tristanesque : un régal). Le geste comme les options visuelles réchauffent un ouvrage qui souvent ailleurs, paraît distancié, froid, inaccessible. La réalisation scénographique perce l'énigme ciselée par Debussy en privilégiant la chair et le drame, exaltant salutairement le prodigieux chant de l'orchestre, flamboyant, chambriste, viscéralement psychique. A Daniel Kawka d'une hypersensibilité poétique, toujours magistralement suggestive, revient le mérite d'inscrire le mystère (si proche musicalement et ce dès l'ouverture, du Château de Barbe Bleue de Bartok, – une œuvre qu'il connaît tout aussi profondément pour l'avoir dirigée également pour Angers Nantes Opéra), de rétablir avec la même évidence musicale, le retour au début, comme une boucle sans fin : les derniers accords renouant avec le climat énigmatique et suspendu de l'ouverture. Pelléas rejoint ainsi le Ring dans l'énoncé d'un recommencement cyclique. L'analyse et la vivacité qu'apporte le chef se révèlent essentielles aussi pour la réussite de la nouvelle production. On s'incline devant une telle vibration musicale qui sculpte chaque combinaison de timbres dans le respect d'un Debussy qui en plein orchestre, est le génie de la couleur et de la transparence.



Pelléas éblouissant, théâtral, cinématographique

Le scintillement perpétuel accordé au format des voix, le balancement permanent de cette houle instrumentale…. ensorcèlent et hypnotisent l'auditeur; l'orchestre telle une puissante machine océane semble inéluctablement aspirer les personnages vers le fond… le nocturne angoissant et asphyxiant où Golaud et Pelléas s'enfoncent sous la scène par une trappe dévoilée est en cela emblématique… Tout au long des cinq actes, se sont 1001 nuances d'un miroitement éclatant dont le principe exprime l'ambiguïté des personnages, leur mystère impénétrable à commencer par la Mélisande fauve et féline, voluptueuse et innocente de **Stéphanie d'Oustrac** : véritable sirène fantasmatique, la mezzo réussit sa prise de rôle. Déesse innocente et force érotique, elle est ce mystère

permanent qui détermine chaque homme croisant son chemin.
A commencer par le Golaud tour à tour amoureux, protecteur puis dévasté et violent (scène terrifiante d'Absalon) de **Jean François Lapointe**; hier Pelléas, le baryton québécois habite un prince dépossédé de toute maîtrise, jaloux, hanté jusqu'à la fin par le doute destructeur. La mise en scène souligne l'humanité saisissante du personnage, son embrasement permanent, sa lente course à l'abîme. Sa folie conduit les deux derniers actes : superbe prise de rôle là aussi.
Mais **Emmanuelle Bastet** rétablit également la place d'un autre personnage qui semble ailleurs confiné dans un rôle ajouté par contraste, sans réelle épaisseur : Yniold (épatante **Chloé Briot**), le fils de Golaud dont le spectacle fait un observateur permanent du monde des adultes, de l'attirance de plus en plus irrépressible des adolescents Pelléas et Melisande, de la névrose criminelle de son « petit » père Golaud. La jeune âme scrute dans l'ombre la tragédie silencieuse qui se déroule sous ses yeux… elle en absorbe les tensions implicites, tous les secrets confinés dans chaque tiroir de l'immense bibliothèque qui fait office de cadre unique. Le poids de ce destin familial affecte l'innocence du garçon manipulé malgré lui par son père dans l'une des scènes de voyeurisme les plus violentes de l'opéra. Comment Yniold se sortira d'un tel passif? La clé de son personnage est magistralement exprimée ainsi dans une vision qui rétablit aux côtés de l'érotisme et de la folie, l'innocence d'un enfant certainement traumatisé qui doit dans le temps de l'opéra, réussir malgré tout, le passage dans le monde inquiétant et troublant des adultes. Son air des moutons prend alors un sens fulgurant renseignant sur ses terribles angoisses psychiques.
De part en part, la conception nous a fait pensé au superbe film de Losey, Le messager où il est aussi question d'un enfant pris malgré lui dans les rets d'une liaison interdite entre deux êtres dont il est l'observateur et le messager.



Dernier membre de ce quatuor nantais, le Pelléas enivré d'**Armando Noguera** dont le chant incarné (Debussy lui réserve les airs les plus beaux, souvent d'un esprit très proche de ses mélodies) nourrit la claire volupté de chaque duo avec Mélisande. Certes le timbre a sonné plus clair (ici même dans La Bohème, Le Viol de Lucrèce, surtout pour La rose blanche…), mais la sensualité parcourt toutes ses apparitions avec toujours, cette précision dans l'articulation de la langue, elle, exemplaire. Chaque duo (la fontaine des aveugles, la tour, la grotte) marque un jalon dans l'immersion du rêve et de la féerie amoureuse, l'accomplissement se produisant au IV où mûr et déterminé, Pelléas affronte son destin, déclare ouvertement son amour quitte à en mourir (sous la dague de Golaud). Ce passage de l'adolescence à l'âge adulte se révèle passionnant (terrifiant aussi comme on l'a vu pour Yniold, son neveu). Mais sa mise à mort ne l'aura pas empêcher de se sentir enfin libre, maître d'un amour qui le dépasse et l'accomplit tout autant.

Pictural (il y a aussi du Balthus dans les poses alanguies, d'une félinité adolescente de la Mélisande animale d'Oustrac), psychologique, cinématographique, **gageons que ce nouveau Pelléas restera comme l'événement lyrique de l'année 2014**. Sa perfection visuelle, sa précision théâtrale (véritable huit clos sans choeur apparent), la puissance et l'envoûtement de l'orchestre (transfiguré par la direction du chef Daniel Kawka) renouvelle notre approche de l'ouvrage. Un choc à ne pas manquer… **Angers Nantes Opéra. Debussy : Pelléas et Debussy. A l'affiche jusqu'au 13 avril 2014. A Nantes, les 30 mars, 1er avril. A Angers, les 11 et 13 avril 2014.**

VOIR le clip vidéo de Pelléas et Mélisande de Debussy nouvelle

[création d'Angers Nantes Opéra.](#)

Radio. Diffusion sur France Musique, samedi 5 avril 2014, 19h.

Illustrations : Jef Rabillon © Angers Nantes Opéra 2014

Clip vidéo. L'éblouissant Pelléas d'Angers Nantes Opéra (jusqu'au 13 avril 2014)



CLIP VIDEO. Angers Nantes Opéra. Debussy: Pelléas et Mélisande. 23 mars > 13 avril 2014. A l'affiche d'Angers Nantes Opéra, Pelléas et Mélisande de Debussy est l'objet d'une nouvelle production éblouissante, du 23 mars au 13 avril 2014. A la fois réaliste et onirique, **la mise en scène d'Emmanuelle Bastet** exprime les facettes multiples d'un ouvrage essentiellement poétique…

Pour ce nouveau Pelléas, la metteure en scène retrouve son complice **Tim Northam**, qui signe les costumes et la scénographie. Ni abstraite ni symboliste/lique, le Pelléas de Bastet rentre dans le concret. **Rendre explicite l'onirisme et la part du rêve amoureux.** Esthétiquement, le spectacle relève le défi : les références à Hitchcock, aux espaces énigmatiques et ouverts du peintre américain Edouard Hopper (superbe échappée présente sous la forme d'une immense fenêtre trop rarement ouverte) nourrissent ici une nouvelle lecture du chef d'oeuvre lyrique de Debussy. Tensions présentes mais silencieuses, violence aussi à peine cachée, omniprésence nouvelle d'un personnage jusque là tenu dans l'ombre… la

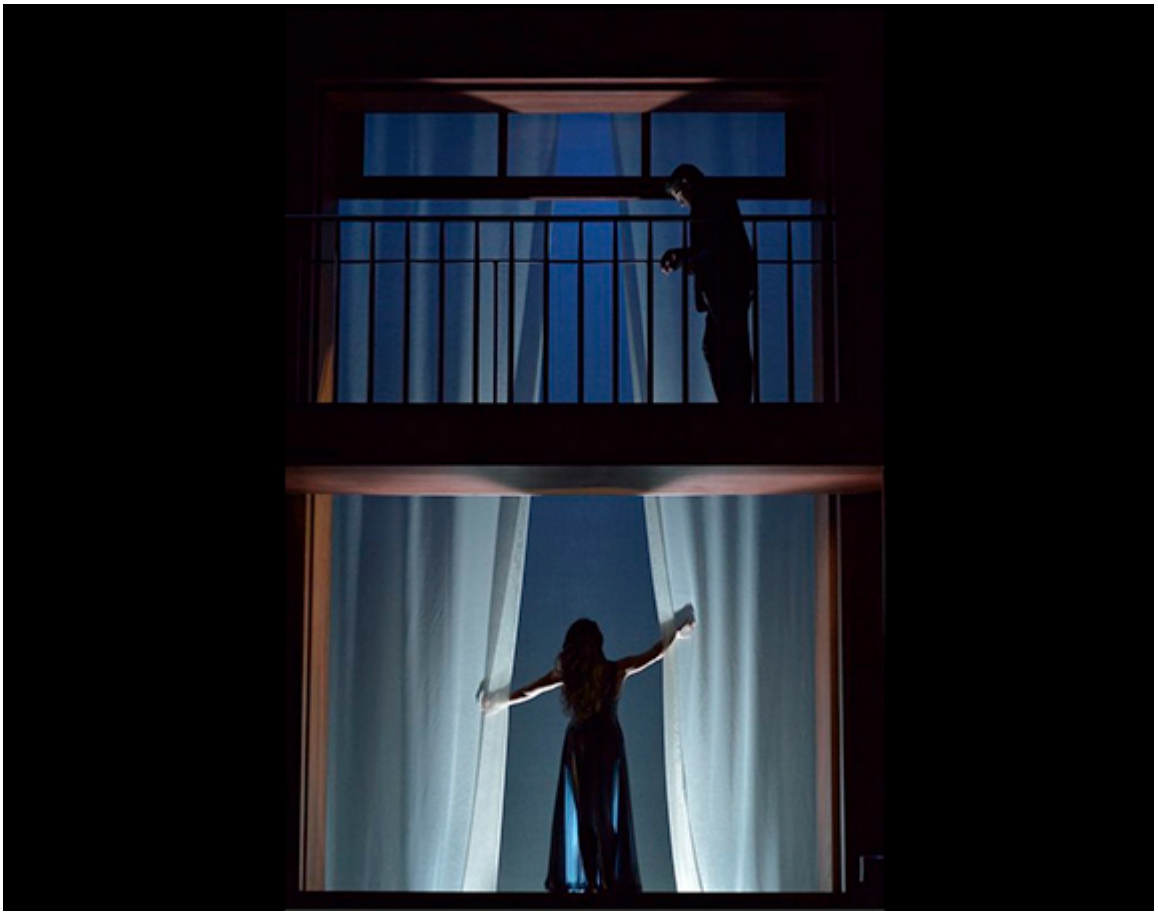
nouvelle production de Pelléas présentée par Angers Nantes Opéra permet au théâtre de réinvestir la scène, aux chanteurs, d'y paraître tels les fabuleux acteurs d'un film à suspens de plus en plus prenant, au fil tragique aussi captivant qu'irrésolu.

Au centre du travail, l'amour des jeunes adolescents qui se rencontrent et s'évadent dans un monde suspendu destiné à la mort : Pelléas et Mélisande dans Allemonde. Au réalisme du décor (immense bibliothèque qui rappellent par les volumes des rayonnages, autant d'histoires d'une saga familiale très présente encore avec ses mystères et ses filiations, ses intrigues oubliées et tues) s'oppose le rêve des deux amants… A chaque retrouvaille correspond un épanchement onirique et symboliste qui contraste avec le contexte réaliste. Cette présence du rêve et de l'harmonie avait déjà suscité dans la mise en scène d'Orphée et Eurydice des épisodes réussis dont pour le tableau des Champs Élysées, l'évocation de l'enfance des époux, brève et saisissante échappée dans l'innocence… Ici, la présence d'un corps étranger (Mélisande) dans une famille « bourgeoise « au passé mémoriel précipite le drame et rend visible ce qui était tenu caché ou silencieux.

Thriller hitchcockien

Pour les lieux divers et précisément décrits par Maeterlinck, – la fontaine, la tour, la grotte, les sous-terrains -, une décor unique pour exprimer le monde clos et asphyxiant d'Allemonde. Geneviève et même Pelléas qui en part sans être capable de le quitter, restent à demeure dans un château

pourtant étouffant comme … un cercueil. Comme exténués avant d'avoir agi, chacun reste dans un aveuglement tragique et silencieux.



Pour Emmanuelle Bastet, Mélisande reste une énigme, un être insaisissable qui renvoie comme un miroir fascinant l'image fantasmatique que les autres veulent voir d'elle. Fragile mais fatale, elle fait naître la curiosité, surtout le désir : le mariage pour Golaud, l'interdit pour Pelléas, avec la fameuse scène de la chevelure (emblème qui fixe l'attraction de Pelléas sur le corps de Mélisande). Ce pourrait être une préfiguration de Lulu, victime et bourreau, ingénue innocente mais aussi provocatrice sans être cependant manipulatrice… Le mystère qui enveloppe Mélisande comme Pelléas, c'est la

présence implicite d'un traumatisme ancien qui au moment de l'action, laisse envisager toujours l'ombre et la menace de la catastrophe. Chacun d'eux a cette blessure présente où l'écoute et l'attention du spectateur tendent à s'enfoncer : la musique est là aussi pour les y encourager.

A travers les yeux d'Yniold … Rêve ou réalité ?



Visuellement, Emmanuelle Bastet cite les tableaux de Hopper, les films de Hitchcok (*En attendant Marnie* particulièrement) dans une réalisation qui devrait évoquer le climat tendu et vénéneux des films du cinéaste britannique. **Le seul être qui souffre vraiment ici serait le petit garçon Yniold** (rôle travesti) qui assiste impuissant mais fortement impressionné au lent délitement de la famille, à la folie de son père Golaud, à la déroute des amants dévoilés… Le drame familial est ainsi représenté à travers ses yeux, ce qui est explicitement indiqué quand Golaud utilise l'enfant pour espionner Pelléas et Mélisande dans l'une des scènes les plus violentes de l'opéra … L'enfance contrepoint et révélateur de la sauvagerie et de la barbarie des adultes, est un élément moteur dans les mises en scène d'Emmanuelle Bastet. En réalité, la relation de Pelléas et de Mélisande ne serait-elle pas aussi le fruit de l'imagination du garçon troublé par les membres d'une famille qui l'interroge et déconcerte sa petite âme en mal d'évasion ?

Dans ce bouillonnement émotionnel qui fait naître la confusion et le trouble, l'essentiel n'est peut-être pas de rétablir la cohérence d'une œuvre dans son déroulement explicite, mais de suivre les images de la musique qui souvent exprime plus clairement ce que les mots du livret tentent toujours à cacher ou sans les dire précisément.

C'est donc un opéra d'atmosphère où la mémoire et le rêve submergent le réel, où l'inconscient surgit là où on ne l'attend pas, où les actes de la psyché se manifestent différemment et de façon imprévisible, dont les enjeux et

l'activité souterraine pourront nous être enfin révélés **à Nantes et à Angers à partir du 23 mars 2014.**

Claude Debussy (1862-1918)
Pelléas et Mélisande

Drame lyrique en cinq actes.
Livret de Maurice Maeterlinck, d'après sa pièce éponyme.
Créé à l'Opéra-Comique de Paris, le 30 avril 1902.
nouvelle production

Direction musicale : Daniel Kawka
Mise en scène : Emmanuelle Bastet
Scénographie et costumes : Tim Northam
Lumière : François Thouret

avec
Armando Noguera, Pelléas
Stéphanie d'Oustrac, Mélisande
Jean-François Lapointe, Golaud
Wolfgang Schöne, Arkel
Cornelia Oncioiu, Geneviève
Chloé Briot, Yniold
Frédéric Caton, Le Docteur

Chœur d'Angers Nantes Opéra – Direction Xavier Ribes
Orchestre National des Pays de la Loire

[Opéra en français avec surtitres]

7 REPRESENTATIONS en semaine à 20h, le dimanche à 14h30

5 à NANTES Théâtre Graslin
dimanche 23, mardi 25, jeudi 27, dimanche 30 mars, mardi 1er

avril 2014

2 à ANGERS Le Quai

vendredi 11, dimanche 13 avril 2014

Billetteries : Angers 02 41 22 20 20 / Nantes 02 40 69 77 18 – www.angers-nantes-opera.com

Tarifs : Plein : de 60 € à 30 € / Réduit : de 50€ à 20 € / Très réduit : de 30 € à 10 €. Places Premières : 160 €

Informations Réservations

Illustrations : © Jef Rabillon 2014